

J'avais des projets (mais pour finir j'ai annulé)
Version CAPTATION sans drone&barricade.

1. Bonjour

Une personne entre sur scène d'un air déterminé.

J'arrive.

Elle fait demi-tour, s'en retourne d'où elle vient. Se ravise avant de quitter la scène. Un temps.

Non mais...

S'adressant à quelqu'un qui est en coulisse.

J'peux recommencer.

Des coulisses :

Non.

Un temps. Lui :

J'sais pas. J'sais pas vraiment combien de temps ça prend comme intro. Je vais vous le dire franchement : je ne sais pas très bien ce que je fais là. *Première rupture : rire et consternation de lui-même. Il se reprend, s'emballe.* En fait, rien que le fait de vous le dire me dérange. On n'est pas dans les années 70. Faire les malins à briser le quatrième mur, (*mime du 4ème mur, petit lever de jambe et waaw, ne pas trop s'étaler*) c'est bon pour les esthètes en mal d'excuses. Il ne s'agit pas de traverser les frontières disposées là précisément pour qu'on les enjambe (*désigner le bord de scène*). (*premier moment d'apparition d'une vérité, sincère*) C'est en nous, que passent des frontières à faire sauter. (*normal, conversation:*) (*il se dirige vers la table et il prend le texte Le drone et la barricade*) Alors voilà : une parole s'imposait. Des mots poussent et cherchent à se dire. Donc, me voici... (*il s'assoit*) Un texte a été écrit. Une parole s'est proposée. Et je l'offre en retour. (*il pose le texte et se lève*) Mais plusieurs problèmes se posent. (*part pour organiser ses trucs, brancher, etc ; il marmonne un peu pour lui, va chercher derrière*) Le théâtre appartient malheureusement à ces catégories dites artistiques dont la seule évocation provoque pour la plupart des mortels, s'ils n'ont pas été conditionnés à faire semblant d'apprécier sa prétendue magie, au mieux un soupir et un haussement de sourcil et au pire un endormissement quasi-instantané. (*revient sur le public*) Le paradoxe tient en ceci : (*jeu de double marionnette*)

1. Ceux qui aiment le théâtre l'aiment pour de mauvaises raisons.
2. Ceux qui n'aiment pas le théâtre ne l'aiment pas pour de bonnes raisons.

C'est mal parti.

Ce que je veux dire : le théâtre, sous la plupart de ses formes, est une contradiction vivante. (*très distingué, très doux*) Soit je m'adresse à un public de théâtre, érudit et bien éduqué, qui se tait pendant la représentation, ou sort ostensiblement pour alimenter la presse du lendemain, et alors je tourne, je fais des tournées, je tourne (*mouvement bassin*) de festivals en théâtres nationaux, avec ma belle pièce transgressive (*téton 1*) qui perturbe les codes et questionne la société (*téton 2*), j'amasse les prix et les hochements de tête approbateurs (*tête qui hoche*), je me douche dans ma bonne conscience (*mains qui prennent la tête*), patauge dans mon éjaculat de critique formelle (*soulève t-shirt*), et finalement, on peut le dire, je me branle, je me branle, je me branle (*se branle, finit à terre*).

(*respire l'odeur du sperme de Mabrice Furgia, en est dégoûté*)

Mais sinon, non ! Je dis : non ! (*poing levé*) Mort aux institutions, quoi ! On va faire le théâtre de la rue, le théâtre du peuple, le théâtre pauvre, pour les pauvres, par des pauvres, sans moyens, sans compromissions, sans décors, sans éclairage, sans texte, sans comédiens ! Ahah ! Radicalité maximale. (*fin montée intensité, début descente caverneuse, début son*) Nous ferons le théâtre de la jeunesse, qui n'a que faire de l'efficacité scénique, qui cherchera la limite, la crête du chaos, de l'intelligence, explorera le vide, plongera dans la violence. Infliger le supplice. Heurter la perception. Faire ressentir le temps qui s'écoule. C'est dans la négation de l'art que surgira la négation de la passivité impliquée dans l'art ! (*de plus en plus sombre, grave, éventuellement au micro*)

1. Géraldine

Non. Chassez les années 70, elles reviennent au galop. Même ce débat-là est daté, inutile. (*nettoie le sol*) C'est une névrose. (*se relève*) Je vais le prendre par un autre côté. (*vrai:*) Y'a des choses qui doivent se parler. (*il a une idée*) Par exemple : (*directement adressé, pose vraiment les questions*) est-ce que vous saviez que cela prend 40 heures de voiture pour aller de Bruxelles à Alep ? Alep, en Lybie. Euh, en Syrie ? Hm ? C'est pas grand chose, 40 heures. (*proposition à un spectateur endormi*) On part à deux, on se relaye, on y est dans deux jours. Alors voilà, par exemple, ça, j'en aurais bien fait un spectacle. (*il rentre dans son truc, son corps se fixe*) Ça aurait été quelque chose de très fort. Un monologue redoutable, intense. (*commence à être convaincu, devient Géraldine progressivement*) Une jeune fille, belge, européennezqzq représentant

toute l'ingénuité malicieuse de l'occident, dans son innocence stérile, son consumérisme naturalisé. (*commence à se déplacer en mode défilé:*) Une vraie jeune-fille, de celles qui s'échangent en comptant, qui se mesurent, transforment tout ce qu'elles touchent en marchandises : (*pose fixe:*) c'était Géraldine. (*sort de Géraldine, méprisant, tourne autour du corps imaginaire de Géraldine*) Géraldine avait toujours cru à ce monde sans s'interroger sur les fondations qui soutenaient son existence, à elle et au monde. Mais un événement transformateur –

(*sort complètement*) je ne sais plus ce que j'avais imaginé, sans doute la mort d'un proche, ou alors, peut-être, un viol... J'ai eu ma période viol. Il me semblait que c'était, dans sa dévastation, dans son caractère presque absolu de destruction de l'autre, un symbole fort de l'oppression, en plus d'être assez spectaculaire. Mais ça m'a valu quelques discussions dont je me serais bien passées. Alors, j'ai changé de symbole... Mais passons. Donc Géraldine a reçu comme un choc. Boum. (*le boum = pénétration dans Géraldine*)

Toute sa constitution simpliste, sa fusion avec le capitalisme marchand, s'est comme fissurée. (*terrorisé, elle s'autodétruit*) Le réacteur, en panne, la machine à fonctionner, le grand filet de capture de libido, rétracté. Géraldine, après son viol, (*sortie de Géraldine*) enfin, je veux dire, après la mort d'un de ses proches, c'était sans doute son père, c'est toujours le père qui doit mourir... Enfin c'est un peu évident, pas très inventif. J'avais probablement trouvé autre chose. Bref : Géraldine, après la mort de cette, euh, personne, très importante ses yeux, était devant le vide. (*se met face au vide, tout autour, pieds serrés, a peur de tomber*)

Elle était au bord de l'abîme. L'abysse lui tendait les bras. Tout ce qui jusque là lui semblait parfaitement usuel revêtait aujourd'hui cette inquiétante étrangeté dont parle Hölderlin. (*sort*) On s'en fiche que ce soit Hölderlin, je ne sais pas pourquoi je le dis. Ça pourrait être Maurice Carême, ce serait tout aussi intéressant. Ce qui importe, c'est le fil se tramant derrière les mots. (*sincère:*) Les mots qui vont surgir savent de nous ce que nous ignorons d'eux. (*agressif:*) Ça, c'est René Char. On s'en fout un peu moins.

Et donc, Géraldine, elle décide de s'intéresser un peu au monde qui l'entoure. Mais je vais trop vite.

(*réalisateur énergique qui veut convaincre*)

Avant ça, il y avait une très belle scène, où Géraldine contemple le suicide sur un quai de métro. (*fait les boulons:*) Chaque boulon sur le rail est comme une des parts futiles de son existence. Alors que le métro approche, elle regarde tressauter les petits éléments métalliques. Le temps est arrêté. Il y a le son du métro qui approche, au ralenti. Un

crissement, très désagréable, très moderne, vraiment, c'est irritant, mais c'est ça qui est beau, en fait. Et on entend Géraldine qui pense. Le bruit de la pensée de Géraldine est celui du métro qui approche, comme ça : skrrriiii, skrrriiiiiiii, c'est magnifique. Géraldine pense, en-dehors du temps, et ça ne lui arrive pas souvent, alors c'est comme une effraction dans l'univers, un Big Bang luminescent. Elle pense et elle se dit : tout pourrait s'arrêter. Il me suffit d'exercer une légère pression dans mes mollets, de déplacer ma masse de quelques dizaines de centimètres pour mouvoir mon centre de gravité – ah, oui, parce que Géraldine aime le yoga, et avant la scène du métro, il y en a une sur le centre de gravité.

(va le rechercher dans ses feuilles)

Un texte assez bizarre mais intéressant sur le fait de décaler, voire même d'abolir son centre de gravité. *(il le trouve)* C'est une pratique haïtienne très ancienne – pas du tout – qui consiste à détruire son centre de gravité pour se libérer des astreintes terrestres. On ne se met pas à voler, mais c'est tout comme. *(il voit ça sur le texte:)* Et Géraldine avait suivi des cours d'un vieux maître, dans sa recherche de sens post-traumatique, mais n'avait pas réussi à complètement se libérer du centre.

Et donc, *(balance la feuille et redevient sérieux)* alors qu'elle pense au très léger déplacement de son centre de gravité, ce centre qui est aussi la circonférence de son attachement au monde, et au simple relâchement des genoux qui la ferait choir sans retour sur la rame électrifiée, elle pense : voilà, la masse de métal et d'encablures va écraser mon corps, et ce sera la masse de métal et d'encablures de tout l'Occident qui va m'écraser, me broyer sous ses rotors toxiques. Et là, la fragmentation du corps de Géraldine fera écho à la fragmentation du monde dans lequel elle vit. Elle commence la poussée. Les mollets se tendent, le centre qui se meut est à deux doigts de l'emporter sur les rails et là elle se dit : non.

Non ! J'ai encore des choses à faire. Je vais changer. Je vais m'ouvrir. Et c'est là que le texte devient fort, c'est quand la mort elle-même transforme le monde de Géraldine. La mort et le temps s'invitent dans le monde hypocrite de Géraldine et transforment tout. Et elle laisse le métro passer. Elle ne se jette pas en-dessous, mais ne rentre pas dedans non plus. Elle remonte. Elle sort de la station. (sortie adresse réelle ; retour cynisme) Je vous passe les détails mais sur son errance elle découvre un camp de migrants, etc., elle trouve l'amour, etc. Enfin là, ce n'est plus très clair. (Je me suis arrêté.)

Le fait est qu'elle décide de partir à Alep, participer à la guerre civile. Elle dit à un moment : « la guerre civile est partout ». Elle n'a pas tort, à ce moment-là, Géraldine. Elle sait ce qu'elle dit. Et en fait, pendant tout le spectacle, et c'était ça, l'idée, devait dérouler, en vidéo, le trajet Bruxelles-Alep, en Syrie, hm, 32 heures en voiture, une image de Google Streetview à la fois, le tout ramené à 1H30, durée du spectacle. Là, projeté derrière

le corps et la pensée de Géraldine, la possibilité d'un lien, une invitation à penser l'étrangeté d'une commune absence. Vous voyez ? Le concept : faire sentir l'extrême proximité des déflagrations syriennes. Que les assis respirent le souffre des bombardés.

1. **Jérémy**

(sincère, un peu tarnac) Mais de nouveau, ce fut le mur. Le mur qui s'érige entre toi et la possibilité d'agir. Un mur qui est fait de commandements, dont les briques sont historiques. (sopire, est lassé, explique pour la millième fois, adresse directe, pas de mouvement de bras) Ce mur s'énonce ainsi : notre monde est géré par une élite débile qui ne connaît que son propre intérêt et dont les méthodes sont non seulement bien connues de tous mais aussi infiltrées dans chaque parcelle de l'existence. La passion froide du chiffre, du contrôle et du rendement profitable parasite tout, du moindre rapport amoureux jusqu'à l'organisation scolaire, et s'étend dans ce qu'on appelle l'environnement, par destructions et manipulations successives, autant que dans ce qu'on appelle des citoyens, par destructions et manipulations successives. Cette réalité est connue de tous, même de cette civilisation, qui elle-même ne cesse de conjurer sa propre disparition, pourtant inévitable et nécessaire.

(jeu des doigts qui comptent) (cette partie nécessite une réécriture)

Et là-dedans, que faire ?

Ne rien faire, absolument rien du tout ? Rien, mais alors vraiment rien ? Rien, rien, rien ?

Rester tout seul ? Comme Jérémy ?

(il cherche Jérémy)

Quoi ?

Jérémy ? Ouhou, Jérémy ?

Jérémy... Prénom idiot... Personnage idiot, dans un projet idiot... Enfin, c'est un projet qui partait de cette vie, cette vie solitaire, à, finalement, ne rien foutre. Mais depuis un autre monde, celui de Jérémy. *(il va pour organiser son espace, mettre la table et la chaise)* Jérémy, trentaine d'années, sorte d'adolescent éternel, est dans un appartement, paquet de chips à la main, devant un ordinateur. Il semble jouer à un quelconque jeu de tir. Des gerbes de sang obscurcissent l'écran, des explosions très lumineuses font ricaner Jérémy. *(il s'installe à la table, met le casque)* Il porte un casque de réalité virtuelle. Quelques heures plus tard, il a l'air d'avoir terminé sa partie.

Et là, tenez-vous bien : il se masturbe à l'aide d'un programme pornographique. Tout se passe en réalité virtuelle, je vous l'ai dit, on voit bien que Jérémie est dedans, et nous, on le voit sur l'écran. Normalement, il devrait y avoir des écrans tout autour du public, et enfin, nous sommes comme dans le casque de réalité virtuelle de Jérémie. Après, c'est une question de budget. (*début de Jérémie = Je*) Quoi qu'il en soit, il est plongé dans le programme ultraréaliste, il clique, il enfonce des boutons, et tout ça s'anime, et son corps virtuel est beau, fort, et c'est tout un harem qui s'offre à Jérémie. Certaines femmes ressemblent à sa mère, d'autres à des amours déçues, et d'autres encore à des célébrités en vogue. Tous les désirs de Jérémie, la grosse marmite de ses pulsions s'agite, bouillonne, se déverse en pixels rassurants, touche Jérémie juste là où il faut – (*sortie du « je jérémy »*) une des idées était de créer un accessoire connecté à son ordinateur et simulant l'acte sexuel au niveau des parties génitales, en fonction des images en cours – et finalement il parvient à la jouissance, éteint ses appareils, s'enfonce dans son lit défait, et s'endort.

Et là, en tant que public, vous vous dites : (*se lève, prends un cocktail imaginaire*) ah, tiens, c'est intéressant. Ceci est un spectacle sur le désœuvrement de la jeunesse. Sur le nihilisme contemporain, la perte de repères, l'errance des corps et des paroles, la misère sexuelle, la pornographie. Les plus chrétiens d'entre vous seront légèrement choqués par la séance d'onanisme mais apprécieront ce choc : il renforce et confirme vos convictions. (*sur Jérémie*) Quoi qu'il en soit, on s'attend à se plaindre de la perte de la nouvelle génération, qui a oublié ce qui s'appelle parfois « la vraie vie ».

(*va derrière la chaise*) Il y a une séquence de rêve, très imagée, très métaphorique, des images de guerre avec une bande-son pornographique, et Jérémie qui regarde. On voit comme Jérémie ne peut désirer que du spectacle. Il ne peut vivre qu'à travers la représentation. Par le prisme d'une projection grotesque de la violence et de l'amour, de la violence de l'amour, de l'amour de la violence. (*retourne s'asseoir, lassé*) Mais tout ça est assez convenu. On est presque habitués à ce déferlement. (*méprisant*) Cette omniprésence de signaux incompréhensibles, que nous apprenons à agencer d'un air entendu. Nous clignons de l'oeil et nous disons : oui, nous sommes les derniers hommes. Quelle fierté !

(*aha y'avait un mystère!*)

Cela dit, progressivement, on sent que chez Jérémie, il y a quelque chose d'autre. Son inconséquence va avec une responsabilité presque invisible. Son absence totale de participation au monde cache la plus grande dévastation. Dans le spectacle, cela vient vraiment petit à petit, crescendo, comme dirait l'autre, mais là je vais passer. On comprend qu'en fait, Jérémie ne joue pas. Non. Nous sommes dans un futur plus ou

moins proche, et JérémY, certes, massacre des enturbannés sur internet. *(la révélation:)* Mais ils ne sont pas faits de 1 et de 0. Enfin, dans le casque de JérémY, oui, mais, au Yémen, pas du tout !

On le voit parce qu'un film, style documentaire, très moderne aussi, ça bouge tout le temps, en fait, c'est filmé avec un téléphone, donc comme ça on sait que c'est vrai, n'est-ce pas, et on voit bien qu'au Yémen, ils ne jouent pas du tout, les mecs. Ils sont faits de chairs et de liquides. Et JérémY, il les bute ! Il s'en fout complètement ! Il avale une gorgée de coca, il appuie sur Z pour avancer son espèce de robot téléguidé, et il clique, il clique, et dans son casque, ça fait piou piou piou, et au Yémen, pan, dans ta gueule ! 2000 points pour le village insoumis. *(monte sur la table)* 5000 points pour la caverne de rebelles !

(la table=la mine)

Ah, zut, t'as marché sur une mine ! Tu es con, JérémY, tu es con ! Tu as perdu une vie, ton robot est capout, espèce d'incapable ! Tu perds 10.000 points ! Va falloir remonter ce score, recrue, bosser sur ses réflexes ! *(descend)* Alors JérémY, il met de la musique électronique. *(début musique BOYS NOIZE)* Il dodeline son corps qui parvient l'exploit d'être maigre et gras en même temps. Le son est répétitif. Un beat unique, qui tape. Cela évoque le bruit des bottes dans une métaphore auditive tout à fait surprenante. Klang, Klang, Klang. JérémY décapsule une boisson énergétique, prend une gorgée, et relance une partie.

(Remonte sur la table en sautant) Son nouveau robot est propulsé depuis un gros drone de transport qui patiente dans les airs autour des zones de missions, hors de toute portée de l'arsenal ridicule des arriérés d'en face, et atterit avec fracas sur le champ de bataille. *(saute de la table, commence bruits de combat et explosions)* Et il recommence, et on sent bien que la musique lui donne une autre force, reconfigure sa perception, qu'il est plus efficace, moins hésitant. Il accumule les points et les victoires. Il est félicité par le programme. Et là, le public est totalement scotché. On voit toute l'affreuse violence de cette façon de se battre. Et puis, on se rassure, on se dit : c'est dans le futur. Mais le spectacle insiste, et c'est très pédagogique, là-dessus : pas du tout ! *(coupe la musique, devient très direct)*

C'est un reflet du présent, cher public. La violence téléguidée, c'est maintenant, tout de suite, et depuis déjà un paquet d'années. Et les gens s'étonnent qu' à l'ennemi invisible qu'est le drone, les peuples attaqués répondent par la violence aveugle qu'est le terrorisme ? *(temps)*

(revient vers la table)

Mais tout ça, JérémY ne s'en doute absolument pas. Non. *(tout tendu serré)* Il ne se pose pas de questions. Il a un job à faire. Il doit éliminer

ces sauvages. Il ne voit pas pourquoi il devrait risquer sa vie si la technologie lui permet de faire son devoir de manière sûre. Il sait que ce sont des barbares, qu'ils en veulent à son mode de vie, et alors il ne se pose pas de questions. Oui, la phrase « Je ne vois pas pourquoi je devrais risquer ma vie pour faire mon devoir qui est de combattre ces barbares qui en veulent à notre mode de vie » est le début, le milieu et la fin de l'intelligence de Jérémy, sa seule éthique, son unique réflexion.

(retour normal)

En tout cas, au début du spectacle. C'est, comme on dit, la *situation initiale*. Mais survient, évidemment, l'élément perturbateur – ou déclencheur, c'est selon. Un hacker – appelé « pirate informatique » par ceux qui ne comprennent pas de quoi il s'agit ; figure très en vogue de la contestation, sûrement pour de très bonnes raisons – vient chambouler le quotidien assassin de Jérémy. Son accès est coupé.

(au secours, tétanisé, puis terrifié)

Oh non ! Sa connexion est interrompue. L'horreur, l'absolue dépossession. À la place de ses logiciels habituels, Jérémy ne voit qu'une seule chose quand il se réveille. Tout autour de lui, dans son univers virtuel, un texte, des mots, oui, une parole, pas une image, une parole, et ça fait très longtemps que Jérémy n'a pas lu un texte, et ça lui fait peur, donc il enlève violemment le casque. *(bref retour normalité)* Mais évidemment, le temps passe, il est curieux, il est intrigué, et tout ça, et donc finalement il lit le texte. Il le lit à haute voix car sinon les mots éclatent dans sa tête comme des bulles de chewing-gum, il ne peut les fixer. Il lit. Et là, c'est génial, je force le public à lire le texte. D'ailleurs, on va le faire. Là. J'en ai imprimé toute une série. C'est franchement tout le budget du spectacle, alors, prenez-en soin... Voilà, voilà... *(il distribue les « programmes »)*

Voilà. Désolé. C'était un peu long.

Mais ça valait la peine. Non ? Un peu compliqué. Jérémy a eu du mal à comprendre. Il le relit plusieurs fois. Pas tout haut, quand même, j'ai de la compassion pour le public. On le voit qui se débat avec ce texte. Et puis, qui se met à la recherche du hacker.

Devait s'ensuivre une entière narration qui racontait la rencontre, le combat, puis enfin l'amitié qui lieront Jérémy et son hacker, un militant un peu illuminé. Ils conviennent d'un plan : Jérémy fera sauter son immense drone de transport, ne prenant ainsi aucune vie mais mettant un sérieux coup de frein dans l'effort de guerre de l'Occident. C'est important pour le hacker, de ne tuer personne, il est très éthique, lui, par opposition à Jérémy, qui, mis au courant de la grande mascarade à laquelle il

participait jusqu'ici, voudrait exterminer les tenants du pouvoir en place. Mais le hacker finit par convaincre Jérémy. Évidemment, les agents gouvernementaux pistaient nos deux rebelles, et la dernière scène est héroïque : Jérémy, assiégé dans son appartement tout à fait réel par les forces d'un ordre tout à fait virtuel, commet dans un monde pour lui seulement virtuel un acte de rébellion très puissant qui impactera le monde, réel pour les yéménites seulement. Il finit par mourir en appuyant sur un détonateur, à quelques milliers de kilomètres de distance, casque sur les yeux et les oreilles, une seconde à peine avant qu'une balle rentre dans son crâne, laissant deux trous, de quelques dizaines de millimètres. Son sang se mêle aux fils électriques, les cartes à puces dégoulinent de neurones cramois.

Et voilà. Mais maintenant, vous commencez à vous habituer. Une routine se met en place, une petite musique rassurante se déploie. On se dit : oui, c'est une expérience, pourquoi pas, nous sommes mis face à une panoplie de projets avortés. Nous avons droit à l'exposition des désirs créatifs d'un esprit un peu dérangé. Il se trouve sans doute très malin, mais ses idées ne sont pas si bonnes que ça. Qu'il les fasse, ses spectacles, tout son bazar d'intello, et on verra bien ce que ça vaut. Pour qui se prend-il ? Le théâtre existe depuis 2000 ans, et il durera encore longtemps ! Parfois, il ne faut pas trop se prendre la tête, mon ami. Et puis tout ce charabia... L'Occident... Qu'est-ce que c'est que ça ? L'Occident est mélangé, hétérogène, ce n'est pas un bloc... Et la métaphysique ? Quoi ? Tu veux dire, tout simplement, la religion ? La philosophie ? Enfin, tout ce qui est spirituel, c'est ça ? T'as un problème avec la religion ? Mais y'a rien qui te va... Ni la technique, ni la religion... Qu'est-ce qui te reste ? Faut arrêter, mon vieux, t'es complètement asocial...

4. La métaphysique

Tout ça, sans doute, toutes ces bêtises avec Jérémy le pilote, ç'aurait été mieux au cinéma. Sans doute. Pour les explosions, et tout ça. Et puis la musique. Mais le cinéma, franchement... Ne commençons même pas là-dessus, je deviendrais méchant. Non, moi, ce que je voudrais vraiment, c'est écrire un livre. Oui. Je voudrais écrire un livre. Ce se serait appelé « la métaphysique expliquée à ma mère ». Voilà. Alors c'est très simple. L'idée c'est de tracer, dans un langage parfaitement compréhensible, l'histoire de la pensée occidentale, et partant, toutes les fondations, les certitudes, les non-dits et les impensés de la civilisation occidentale, aujourd'hui mondialisée. C'est un livre qui aurait été inspiré de Reiner Schürmann et de son livre – meilleur essai du 20ème siècle – Le Principe d'Anarchie Et, aussi, il faut le dire, inspiré du travail du papy catholique de la forêt noire, Martin Heidegger. L'histoire est fort simple. Au début, on a les grecs. Les bons vieux grecs ! Et bien, une bande de grecs, un peu magiciens sur les bords, des relents de sauge flottant dans les airs, se sont mis à penser. Des éclairs de pensée ont commencé à jaillir. La terre

tout entière à trembler parce qu'ils ont commencé à poser LA question, vraiment, la grosse question quoi, la question, finalement, de l'être. Être ? Comment ? Pourquoi ? Et qu'est-ce que c'est que ça, être ? Et ils sont là, en pleine lumière, en plein dans la lumière grecque, et ils l'ont en plein dans la tronche, le soleil grec, et ils se disent, ah ben tiens, voilà, voilà, c'est ça l'être. C'est ce truc qui m'arrive dans la tronche. C'est cette lumière qui jaillit. C'est donc, au sens littéral, un phénomène. Waw. Et là, ils ouvrent toutes les portes. La question de l'être est lancée. Et très vite, ça papillonne, de partout, on essaye d'y répondre. Et l'être c'est le chaos ! Et non, t'es con, l'être, c'est l'ordre ! L'être n'existe pas, l'être c'est du pipeau ! L'être est, voilà, c'est tout, et le non-être n'est pas, bande de débiles ! Les grecs se disputent. Ils se marrent bien à se disputer. Mais encore un peu plus tard, on va dire que certains grecs n'aimaient pas spécialement se marrer, et ils ont donc décidé de définir l'être, de le limiter, de l'astreindre à une seule forme d'existence ; ils auront condamné l'être à un unique mode d'appropriation. On peut dire Aristote, Platon, oui, pas forcément des gens comiques. Et donc là, que se passe-t-il ? Quelle est la réponse qu'on a préférée ? On a préféré dire : en fait, le seul être qui soit, c'est l'être de l'étant. Dit comme ça, cela paraît un peu cryptique, je vous l'accorde. Mais ce que cela veut dire est très simple : on limite l'être, la question de l'être et donc l'être lui-même, à un processus bien simple : celui de la fabrication. Ce n'est toujours pas clair ? Bon, prenez une table. Une stupide table. Et bien. Platon va nous dire : ahah, excusez-moi, mais cette table n'est pas du tout stupide. Tout d'abord, ce n'est pas simplement une table. Voyez-vous, avant d'être table, ce bois n'était que bois, il n'était pas table. Il était bois d'un ou de plusieurs arbres. Il a donc fallu qu'une main humaine transforme la matière bois, pour qu'elle ressemble enfin à une table. Mais quand je dis « une table », qu'est-ce que je dis ? Parce qu'enfin, cette table, elle est singulière, elle est imparfaite, elle n'est pas purement, une table. Purement, vous voyez ? Enfin, par exemple, prenez une mère. Une mère n'est pas pure. Déjà parce qu'elle est fille. Elle est aussi amante, amie, que sais-je ; enfin, elle n'est pas l'idée de la mère, mais bien son incarnation imparfaite, improbable. Mais je reviens à la table : elle exemplifie très bien ma pensée. Il y a, dans le ciel de nos idées, des formes pures, qui existent via des manifestations imparfaites de leur être dans les étants, dans les choses que nous côtoyons tous les jours. Hm ?

Voilà ce que Platon nous dit. Il nous dit : les humains habitent le monde comme les tables sont faites. Il y a, derrière chaque chose, une, ou plusieurs Idées, ou, en tout cas, des éléments originels, et chaque chose tend elle-même vers un but, une fin. C'est le couple archè-telos, un commandement, et une fin.

C'est ce couple toxique qui, entre autres, nous pourrit la vie depuis 2000 ans. En résumé, voilà le topo : la métaphysique, comme science de ce qui vient *derrière* le physique, ce qui le sous-tend, le justifie, le légitime,

institue la notion d'origine et de sens, de directions. En d'autres mots, propose une réponse bien particulière, à la question de l'être.

Et après les Grecs, qui vient faire coucou ? Les Romains ! Ah, les Romains ! Les premiers Américains de l'histoire ! Tout ce qui subsistait de la profondeur du langage grec, balayé ! Là où s'écrivaient des livres et se bâtissaient des temples, on va mettre des routes et des aqueducs ! C'est moins beau, mais beaucoup plus utile. Avec les Romains, c'est toute la panoplie légalo-technique qui débarque. La légitimité de l'être est tirée de la loi, et de l'organisation spatiale. Ce qui est de Rome existe. Ce qui n'est pas Rome mérite de périr. Comme on dit : tous les chemins mènent à Rome, expression à prendre dans un sens parfaitement littéral. Le sens de la moindre action est de soutenir l'Empire, et la moindre action est jugée selon les lois de cet Empire. Il n'est pas difficile non plus de montrer comme le commandement avait son sens pour Rome.

Je passe rapidement. On sait tous ce qui vient après Rome : le grand règne chrétien. Quoi de plus métaphysique que le Dieu chrétien ? Une présence-absence qui, en même temps, est l'origine et la fin de tout, du monde entier, mais qui est aussi l'organisation pratique de cette origine et de cette fin, par l'incarnation christique ? On sent le trajet se dessiner, non ? Pas trop paumés ?

Alors, alors... Après les chrétiens, on a qui ? Ah, oui, les Lumières. Descartes, tout ça. Là, c'est bien simple, c'est la Raison, la capacité à raisonner, qui est placée en garante du monde et des choses. Ce qui ne peut être envisagé par la raison n'existe pas. Toute action doit être envisagée dans le cadre d'une action raisonnable. D'où, la domination de l'homme sur la nature : on sent le caractère intrinsèquement destructeur de la passion du raisonnable, de la *ratio* calculante. Après... oui, les modernes. La révolution ! Fin de l'autoritarisme ! Fin de l'imposition d'une supériorité divine ! La seule transcendance, c'est celle du sujet, le sujet pensant, le sujet politique, le sujet, libre ! Oui, mais sujet, c'est encore sub-jectum, jeté en dessous. Tout sujet est soumis... C'est l'identité, l'individu, sa conscience qui sont érigés en centre, en fond et en limite de l'existence. Seul ce qui est décidé par le sujet libre doit exister. Seul ce qui tend vers la création de subjectivité doit être. Jusque-là, c'est très clair.

Bon... C'est la partie un peu ennuyante du texte, je trouve. Mais en même temps, je crois que c'est la plus importante. Alors, si vous voulez bien encore un peu écouter...

Je récapitule, jusqu'ici. La métaphysique, forme bien particulière de réponse à la question de l'être, se concentrant uniquement sur l'être de l'étant, sous le mode de la fabrication, se transforme progressivement, commençant par les grecs, leur monde des idées, de l'arche et du telos, puis par les romains, leur légalisme et leur empire, ensuite par les chrétiens, et leur onto-théologie de l'absence effective, encore par les

Lumières, leur raison technique et calculante, enfin par les modernes, et leur sujet supposément libre ; il s'agit à chaque fois de légitimer et de fonder l'expérience, de remplir l'abîme, et, partant, le monde. C'est toujours un principe, qui fonde une époque.

Mais alors, aujourd'hui ? Aujourd'hui, on voit bien comme cette interprétation du monde, cette façon de l'accrocher, de le sommer d'apparaître sous une certaine forme, de lui tirer les vers du nez, si on peut dire, trouve comme son aboutissement, son bouquet final dans la techno-science moderne. C'est en effet tout un régime d'explicitation du monde qui devient le moyen de son exploitation. Je répète. C'est tout un régime d'explicitation du monde qui devient le moyen de son exploitation. Et on voit là le dernier virage qu'opère la métaphysique : elle s'écrase sur le sol. Elle s'installe dans chaque réalité. Elle transforme le rapport au monde. Elle est. Elle est là. Il n'y a plus de principes, car les principes sont dans nos machines. Nos machines sont nos principes. L'exploitation désastreuse des hommes et du monde, les ravages génocidaires, la catastrophe permanente, portent le sceau de la métaphysique, de son calcul glacé. La techno-science moderne est la ligne d'arrivée que la métaphysique tente éperdument d'atteindre. Malheureusement, la fin dure le plus longtemps. Mais notre temps est double : le pire, mais aussi le plus porteur de possibilités. Nous pouvons voir aujourd'hui que tous ces principes sont des contingences. Des accidents. Des événements portés par une certaine histoire. Pas des nécessités. Nous pouvons nous ouvrir à l'abîme, et l'aimer, l'aimer vraiment, car nous voyons bien que plus rien ne peut venir ni fonder ni légitimer l'expérience, et, partant, le monde. Les vérités sont à inventer.

5. Organiser le pessimisme

C'est bien beau tout ça... Le théâtre pédagogique, oui... En même temps, il ne faut pas prendre les gens pour des idiots. Et ce n'est pas une conférence, on est pas à l'école, merde ! Le théâtre doit fictionnaliser. Créer l'étincelle d'une pensée, amener au réel, par fleurissement, pas à coup de bétonneuse. Mais quoi ? Faire fleurir, mais quoi ? Alors, je me suis dit : on en a marre de se plaindre. De décrire l'horreur, quoi. Tout le temps, la même rengaine, de catastrophes en massacres, et les salauds de banquiers, les psychopathes coréens, les enfants chinois à l'usine, les enfants américains obèses, les enfants africains noyés, de la dépression post-moderne, en veux-tu en voilà, en grosses tranches de 15 kilos, et, madame Germaine, il y en a un peu plus, je vous le mets quand même ? Ah mais oui monsieur l'artiste, comme ça, y'aura des restes pour la semaine. Non mais franchement, ça vous donne pas envie de vous tirer une balle dans la gueule, madame Germaine ? Ou, au moins, de tirer des balles dans les gueules de vos voisins ? Qu'est-ce que vous foutez encore là ? Presque 8 milliards de connards d'être humains. Vous vous rendez

compte ? Et les gens continuent à vivre, à vendre, à acheter, à pleurer, à rire comme des baleines. Et à faire des gosses ! Ça, c'est vraiment la meilleure. Je ne dis pas : c'est très bien, les enfants, ça vous change la vie, hein. Mais vous avez pas l'impression, franchement, qu'on est bien assez ? Je ne devrais pas dire ça. Je ne le pense même pas. On pourrait vivre autrement, et faire que toute cette masse ne soit pas cela, justement, qu'elle ne soit pas qu'une masse informe et désastreuse. Sans doute. Je n'en sais rien. Mais je disais : je ne voulais plus me plaindre. Et l'idée ça a été : et si, en fait, on était après. Voilà : il y a eu une grande révolte. Tous les patrons, les flics, les qataris et les émirs, les présidents et les ministres, toute la clique des publicitaires et des financiers, les gestionnaires et autres smart-managers de mes deux, ont fui, ils se sont évaporés. La révolution a vaincu : il est temps de créer la réalité tant désirée. Et, il devait s'agir de voix, qui venaient de toute la salle. Des formes ectoplasmiques, car, bien sûr, il ne fallait pas produire une pure positivité, du style, youpie, on a gagné, tralala, et allons dormir. Il fallait faire sentir que la révolte est toujours possible, mais toujours à construire, déjà, là, maintenant. Que les mondes ne sont pas donnés d'avance, ils doivent être pensés, vécus, en bref : habités. Et alors les voix commençaient à...

1 Ainsi tout a disparu. Plutôt : ce qui faisait que chaque chose revêtait l'aspect du tout qui lui était imposé – voyez comme enfin ceci s'est dissipé. C'est maintenant que doivent être tracés les lignes de fuite, qui prennent cette absence de totalité comme point de départ. Nous étions enfants perdus et sommes devenus les adultes d'un temps qui n'en voulait pas. Alors c'est ce temps qui a du disparaître. Et nous voici. Debout. Mais sur quel sol ?

Allo ? Non. J'explique, juste, je ne veux pas que...

2 Oui tout s'est enfui envolé comme une nuée. Il n'y aura pas eu de grand soir. Pas de grand soir mais une offrande de matins qui succèdent au crépuscule de l'Occident. Certains l'avaient attendu et il est arrivé malgré cela, malgré les promesses. [max:attendez, là, oh! (et encore après)] D'autres ont compris le soir au vu de l'aube. Ils ont enflammé le jour finissant ; nous, dans la nuit, nous avons essayé de toucher de nos paupières l'épaisseur de l'incendie.

3 On en a pas fini avec la poétique du chewing-gum, apparemment.

2 Peut-être. On dit ce qu'on ressent.

3 On ressent ce qu'on dit.

4 Vous avez raison. Il reste la bêtise. Il reste la croyance en l'homme. Il reste le mépris du langage. Il reste les banalités. Il reste les droits et les devoirs. Il reste les sophismes. Il reste la vérité.

5 Il reste la représentation et les facilités.

1 Toute vérité est d'époque. Mais d'où viennent-elles ? Du néant.

2 Et finalement, elles y retournent.

6 Avant l'évaporation, j'avais parcouru une longue file de spectateurs, devant un cinéma. Ils attendaient que leur soit remis leur droit d'entrée dans l'anus industriel. Tout noir et crépitant de puanteur. Je me mis alors à imaginer une immense déflagration, un large pet d'usine culturelle, un souffle nucléaire. Plus un seul spectateur, plus que leur ombre calcinée sur le trottoir. J'étais satisfait de ma vision. Je la trouvais choquante, forte, un imparable manque de goût, une vision acide qui me remplissait de confiance. Puis je lève la tête, et je vois l'affiche du film pour lequel ils font la file : « Carnage gastrique ». L'affiche représentait presque exactement ce que je m'étais imaginé. L'empire nous colonise aussi de ses apocalypses. D'ailleurs je vous parle.

3 Le sang a coulé...

4 Le sang coulait déjà. Il a coulé – mais moins, beaucoup moins. Ailleurs.

5 Pour d'autres raisons.

6 La vengeance, c'est le ressentiment de la volonté contre le temps et son il était.

2 Le dernier homme aura poussé la vengeance jusqu'aux limites.

1 Longuement...

3 Le problème reste de savoir ce que l'on fait maintenant – et si l'on fait quelque chose.

5 Il faudrait commencer par parler autrement.

4 Faire des trucs : faut surtout faire des trucs. On peut causer jusqu'à la mort mais on peut aussi forger des marteaux qui n'auront pas de grammaire mais qui tiennent bien dans la main. Des bons gros marteaux. Et des haches, plein de gigantesques haches. Pas de la merde technologique, qui crache et qui gicle, que tu dois caler avec des encâblures ou remplir de jus de sol. Un bruit sourd, le choc de la matière

qui se plie à tes désirs. Et qui te renvoie les siens. Pas ceux des autres.
Pour une fois. Des marteaux sans maîtres.

5 Maîtrisés par ton désir.

4 C'est un désir sans fond. Je veux dire que j'écouterai ce choc et que
c'est ça, mon désir. Pas d'imposer une forme à ce qui vient.

5 C'est ça...

3 Et puis on construit des ponts, des autoroutes ?

1 Il faudrait penser à construire nos rapports. Au marteau si tu veux. Enfin
les construire, vous voyez ce que je veux dire.

2 Les intensifier ?

1 Parce que c'est bien beau tout cela mais si cela ne veut pas dire autre
chose qu'une nouvelle façon d'être seuls, alors, oui, intensifier... Mais
intensifier quoi ? Moi ? Toi ? Je ne suis que l'ectoplasme que je produis en
parlant. Il est là, il est devant, opaque. Il serait temps que ce soit ma
parole qui parle, et non plus que je parle de moi, me créant du même
coup. J'étais bien, seul et inerte. Parce que l'errance est légitime. Mais
aujourd'hui c'est différent. Aujourd'hui il y a comme un jaillissement.

6 Il a toujours été là. Recouvert de boue, piétiné, sûrement : mais
toujours là. La lumière est toujours dans la fange.

5 Les femmes rêvent les hommes et les hommes rêvent la réalité. Quand
elles se réveilleront, les hommes et la réalité disparaîtront du même coup.

4 Aujourd'hui la question c'est : comment faire pour que cela ne
recommence pas. Pour que soient encore confondus vide et néant. Le
nihilisme était un couvercle mis sur le sans-fond, peut-être le pire. Mais ce
sont les couvercles qui... enfin...

3 MORT AUX COUVERCLES !

Stop ! Stop, franchement. Non. J'arrête. C'est trop facile. Alors au début,
ça critique, ça critique, et puis après, ça se prend au jeu, et hop, la
spirale, et un peu de poésie, un peu de musique et on se dit que peut-être
à travers certains mots certaines évidences pourraient apparaître. Que
moi, je suis là, et que vous, vous êtes là-bas, oui, mais qu'une parole peut
faire écho... Qu'il y a du temps qui passe, il y a peut-être une
expérimentation qui peut naître, dans vos oreilles, dans vos pieds, dans
votre ventre, quoi, là, là, là-dedans. Mais non. Non. Je le vois bien. Je la
connais, la petite mascarade. Je la connais et alors mais j'en ai marre...

J'en ai ras le bol, vous entendez ? Alors je ne sais pas si vous comptiez applaudir, mais franchement, je vous le dis : c'est pas la peine... Je viendrai pas saluer. Je ne signe pas. Et puis, faut pas m'encourager. Vraiment. Parce qu'on se fait plaisir, là. Mais au fond, je vous le dis, non seulement ça ne sert pas à grand chose, mais en plus c'est con, c'est con... C'est vraiment, mais alors, mais complètement con. Complètement con...